

Nous n'avons ni bois ni berceaux.
 Au lieu de hêtres ou de chênes,
 L'arbre de Pallas sur nos plaines
 Étend ses paisibles rameaux.
 Quant aux habitans du hameau,
 Ils n'ont ni ruban ni houlette,
 Des fleurs n'ornent point leur chapeau,
 Et pour rassembler leur troupeau,
 Un corriet leur sert de musette.
 Mais nos Pierrots & nos Toinons,
 Valent dans leur grotesque allure;
 Les Philis & les Coridons;
 Ils sont vrais comme la nature,
 Et simples comme leurs moutons.
 Tel est notre aÿle champêtre;
 Tels sont les lieux, où notre cœur
 Sent chaque jour que l'on peut être
 Heureux sans faîte, sans grandeur.
 L'ennui, ce fléau de la ville,
 Ne nous verte point ses pavots.
 Le tems, qu'on emploie à propos,
 Marche toujours d'un pas agile.
 Dès que l'aurore au froat sercin
 Dore la cime des montagnes,
 La douce fraîcheur du matin
 Nous rappelle dans les campagnes:
 Nous y voyons d'un œil charmé,
 L'éciat & la magnificence
 Dont le soleil à sa naissance
 Pare l'horison enflammé.
 Que de richesses dispersées
 Dans la plaine & sur les côteaux!
 Là sur leurs tiges assaïffées
 Les épis appellent la faux:
 Ici les gerbes entassées
 N'attendent plus que les fléaux.
 Les fruits que produit le treillage
 Ont déjà cessé de fleurir,
 Ces mûriers, privés d'un ombrage
 Que chaque jour voit revenir,
 Nous rappellent que leur feuillage
 Fat cueilli pour nous enrichir...
 O sage & féconde nature,
 Malheur à qui voit ta parure
 Sans s'étonner ou s'attendrir!
 Mais du haut du brûlant tropique,